

l'impuissance et la mauvaise volonté de l'Eglise elle-même. Pour un procès aussi grave, les mésaventures de ce pauvre abbé Froment sont un médiocre argument. Lorsqu'on veut faire un roman à thèse, on doit installer, comme protagoniste, un moins insignifiant personnage, sous peine de condamner la thèse elle-même à l'insignifiance.

## II

CATHOLICISME SOCIAL ET CATHOLICISME  
INTÉGRAL : LA PRÉFACE DE M. FRANCIS  
DE PRESSENSÉ.

Vous rappelez-vous cette soirée d'automne, qui révélait à Théodore Jouffroy l'évanouissement de sa foi? Les heures s'écoulaient; le petit montagnard du Jura, devenu normalien, suivait avec anxiété sa pensée qui, de couche en couche, descendait vers le fond de sa conscience; et lorsqu'il atteignit le terme, il sut qu'au dedans de lui-même il n'y avait plus rien qui fût debout. Sur le récit de cette nuit douloureuse, plusieurs générations s'attardèrent: elles y goûtaient le breuvage du scepticisme, le sentaient amer et continuaient de boire, effrayées et tout ensemble attirées par cet abîme rationaliste auquel Jouffroy s'était éperdument abandonné, « seul, seul avec sa fatale pensée »; elles admiraient la raison du philosophe, qui, souffrant d'être esseulée, se repaissait de cette souffrance même; dédaignant à leur tour, avec un orgueilleux courage, le *Suave mari magno* de Lucrèce, elles renonçaient à la sécurité du port, s'aventuraient sur la vaste mer du doute; et ce drame intérieur qui s'était déroulé sans témoins, dans l'enceinte d'une jeune âme

qu'enfermait elle-même une « chambre étroite et nue », semblait inaugurer je ne sais quel mouvement centrifuge, qui, de plus en plus, disséminerait les esprits à travers les champs illimités de la spéculation et du rêve, terres vierges à l'infini.

On alla jusqu'au bout de ce mouvement : c'était fatal. Il déborda les digues enfantines entre lesquelles l'éclectisme d'un Cousin prétendait le canaliser ; il ne pouvait avoir d'autre terme que l'épuisement même de la pensée. Lasse d'elle-même, presque rassasiée d'elle-même, elle finit, à proprement parler, par perdre connaissance, à force de se vouloir créer à elle-même toute sa connaissance.

Et voici que nous entrevoyons, aujourd'hui, d'autres évolutions de conscience, précisément inverses de celle que suivit Théodore Jouffroy, et que, sans le vouloir peut-être, il eut le tort de prêcher. De la foi au doute : ainsi pouvait-on définir son voyage intellectuel. A l'heure présente, c'est le doute — ou bien une foi incomplète, anxieuse et mécontente — qui est au point de départ ; et sur l'horizon, qui peut-être recule, mais qui ne disparaît point, c'est la foi intégrale qui scintille. Du doute à la foi : telle est la direction de ces voyages nouveaux. On les pourrait ici nommer, ces pensées tourmentées de l'époque actuelle, qui, toutes ensemble, suivent un mouvement centralisateur, qui convergent ou tout au moins aspirent, avec plus ou moins de zigzags, vers un point fixe ; et pour celles qui atteindront ce point fixe, le résultat de l'exode ne sera point un déchirement,

comme pour Jouffroy, mais bien plutôt une suture, un rapatriement.

« A quand la conversion ? » s'écrient les indiscrets qui veulent être plus pressés que Dieu. Qu'ils fassent silence : la piété même leur doit commander la pudeur. Si telle intelligence leur paraît toucher au seuil du catholicisme, pourquoi la brusqueraient-ils ? Pourquoi ne souffriraient-ils pas qu'apologiste plus ou moins consciente, cette intelligence attestât, par la gravité même de ses temporisations, par la longueur de ses étapes, les laborieuses âpretés du chemin de Damas, et quel courage il faut pour les surmonter ? Et pourquoi s'impatienteraient-ils enfin, si tel de ces inquiets précurseurs se laisse devancer, dans le sentier du retour, par plusieurs spectateurs qu'il aura séduits et entraînés, si de l'avant-garde il se trouve relégué à l'arrière-garde, et si ayant, en fait, avancé pour un certain nombre de ses contemporains l'heure de savourer la foi, il ajourne pour lui-même l'instant de cette jouissance ? Dans une âme en travail, ne constatons, de grâce, que ce qu'elle nous livre d'elle-même ; le secret du reste nous échappe ; nous pouvons l'envier à Dieu ; mais le lui disputer, jamais.

Pour consoler nos impatiences, d'ailleurs, il nous doit suffire d'observer que les crises auxquelles s'intéressaient les générations antérieures sont celles qui éloignaient les âmes de l'Eglise ; celles qui captivent aujourd'hui notre curiosité, et que notre presse, policière toujours inassouvie, épie et dévoile, ce sont celles qui ramènent

les âmes à l'Eglise. Or toute crise, — à moins qu'elle ne soit aussi superficielle, aussi bourgeoise que celle traversée par Renan et révélée par les récentes publications de la *Revue de Paris*, — toute crise, disions-nous, grandit sa victime en lui donnant l'attrayant prestige de la douleur ; elle ne reste pas longtemps un spectacle et devient bien vite un exemple, d'autant plus tentateur qu'il est plus vertigineux. Réjouissons-nous donc si les angoisses des intelligences et les soupirs des consciences ne poursuivent plus, aujourd'hui, le même idéal que jadis, si nous les voyons, dégoûtées de la négation, tendre vers la doctrine, et si le « vouloir affirmer », enfin, paraît à plusieurs de nos contemporains, — et non des moindres, — une des formes nécessaires du « vouloir vivre » et du « vouloir être ».

Le livre qu'a naguère publié M. Francis de Pressensé sur le cardinal Manning (1) est un de ces documents intimes qu'il faut étudier avec respect, avec tact et avec amour. L'auteur, au mois de mai 1896, donnait à la *Revue des Deux-Mondes* deux articles, succincts et passionnants, sur les années protestantes et les années catholiques du cardinal ; on y sentit, unanimement, quelque chose de plus qu'un travail de résurrection historique, quelque chose de mieux qu'un effort d'impartialité. D'un pareil effort, qu'on pouvait à coup sûr escompter dans un livre signé de lui, M. Francis de Pressensé n'avait point même eu

(1) Paris, Perrin.

besoin ; une sympathie spontanée le rattachait à son héros, comme à « l'une des plus hautes et des plus nobles figures de chrétiens que nous offre ce siècle. » De Genève à Londres, cette sympathie fut fort critiquée. Trois mois s'écoulèrent, durant lesquels M. Francis de Pressensé entendit parler de son âme, à lui, beaucoup plus que de celle de Manning : circonstance toujours ennuyeuse pour un biographe épris de son sujet et douloureusement lancinante, surtout, pour une conscience qui se croyait en droit de mesurer elle-même ce qu'elle pouvait, de son for interne, livrer au public. A la violence du public, l'écrivain vient enfin de céder. « Certes, dit-il, j'aurais de beaucoup préféré ne point avoir à entretenir le lecteur de choses qui sont du ressort de la conscience et sur lesquelles une discrète réserve me semble s'imposer. Il est, toutefois, des sujets que l'on ne saurait traiter d'une certaine façon sans prendre l'engagement, tout au moins implicite, d'aller jusqu'au bout de sa pensée, et ce serait y manquer que d'opposer le silence à qui me demande de dire plus au nom de ce que j'ai déjà dit. » Et voilà pourquoi, dans la longue préface dont il fait précéder son livre, M. Francis de Pressensé « dit plus ».

Dégager, préciser et commenter l'état d'âme que laissent deviner ces pages, n'est en aucune façon notre dessein ; car ce dessein serait peut-être téméraire. Il est des germinations intimes, dont une âme n'a point le sentiment complet ; même collaborant, par une énergique et franche

volonté, à toutes les intentions de Dieu sur elle, elle ne sent pas toujours immédiatement tout ce que Dieu fait en elle, tout ce qu'il y veut faire, même tout ce qu'il y a fait ; et si les « coups de la grâce » apparaissent parfois comme l'irruption soudaine de Dieu dans un être humain, ne sont-ils pas, plus souvent, un simple phénomène de conscience qui nous dévoile à nous-même la longue et sûre continuité d'une série d'actions divines, depuis longtemps efficaces au fond de notre être, en même temps qu'imperceptibles ? Ajoutez que, chacun de nous prêtant au langage certaines nuances personnelles, on n'est jamais parfaitement sûr de donner aux confidences d'une conscience étrangère l'interprétation adéquate qu'elles comportent, et qui seule serait respectueuse, seule pardonnable aussi : c'en est assez, assurément, pour motiver notre réserve. D'interroger M. de Pressensé sur *ce qu'il croit*, nous nous en abstenons ; et préférant un autre champ d'études, nous lui demanderons simplement *ce qu'il pense*, la conception qu'il s'est faite de Manning, la conception qu'il s'est faite du catholicisme.

Manning, durant les années qui précédèrent sa conversion, n'aborda pas, détail par détail, le dogme catholique ; c'est la ferveur même de son christianisme qui développait en lui l'adhésion à ce dogme ; la vérité plénière se formait en lui, en même temps qu'il s'élevait vers elle ; il y vivait avant d'y être venu ; le catholicisme était comme le milieu naturel de son âme avant de devenir la foi de cette âme ; c'est moins un travail d'intelli-

gence qu'un travail de conscience qui l'agenouilla devant le successeur de saint Pierre ; cette conversion fut le fruit de sa piété plutôt que le résultat d'une recherche apologétique ; c'est pour participer plus sûrement, plus complètement, au capital de grâces promis par le Christ, qu'il devint un fils de l'Eglise romaine ; il se fit catholique, en un mot, pour être plus pleinement chrétien. Telle est, en substance, la thèse que soutient M. Francis de Pressensé, avec une logique émue. Il prête à Manning, en face de l'anglicanisme, les tourments et les doutes que suscite, dans plus d'une âme de réformé, l'état du protestantisme continental.

« En Allemagne, en France, le protestantisme est en train, nous dit-il, d'ébranler l'autorité des Écritures, de réduire à la taille d'un simple mortel le Christ de l'expiation et de la justification... A certains instants, il semble qu'on doive choisir entre les principes mêmes et les objets de la Réforme, entre la méthode qu'elle a inaugurée comme la seule propre en matière de foi et la réalisation de l'idéal de vie chrétienne qu'elle s'était proposé » (1). Or, du jour où cette alternative

(1) Sur cet état du protestantisme en Allemagne, voir Goyau, *L'Allemagne religieuse*, 3<sup>e</sup> édit. (Paris, Perrin, 1901.) — La plupart des périodiques protestants et vieux catholiques ont apprécié avec une grande malveillance l'ouvrage de M. Francis de Pressensé. Au contraire, dans la *Revue Bleue* du 23 janvier 1897, M. le pasteur Charles Recolin écrit avec son ordinaire équité : « M. de Pressensé a revendiqué le droit d'admirer en dehors de

lui apparaît formelle, un chrétien a-t-il réellement le choix ? Tel n'est pas, ce semble, l'avis de M. Francis de Pressensé.

« Il serait coupable, écrit-il, de se boucher les oreilles avec des réminiscences sentimentales et de ne pas écouter l'impérieux appel de la conscience, si jamais elle vous dit : « L'œuvre de démolition se poursuit ; pour d'autres elle est peut-être sans danger, non pour toi. » Le surnaturel chrétien, les dogmes de l'Évangile s'évanouissent sous le scalpel de la haute critique ; l'objet de la foi, toute religion objective, se réduit à l'état nébuleux ; la théologie nous donne une Bible dont les morceaux disjoints demandent à être imprimés en diverses couleurs et que les savants seuls, après force recherches, pourront encore lire avec discernement ; elle nous fait un Christ impalpable, intangible, une sorte de fantôme crépusculaire, à la fois déchu de sa divinité et de son humanité, sans réalité historique dans le passé, sans réalité céleste dans le présent, sans réalité surnaturelle dans les sacrements. La coupe que l'on nous offre est pleine d'un breuvage mortel : rejetons ce poison ! Comme la femme de l'Évangile, plutôt que de laisser échapper le Christ, peut-être faudra-t-il que notre génération saisisse les franges de son manteau. Peut-être même faudra-t-il qu'elle s'attache aux pas de

*l'Église de sa naissance, un droit que les protestants devraient être les derniers à lui contester, puisqu'il est essentiellement protestant sous le nom de libre examen. Il a eu raison. »*

ses disciples, quand ce ne serait que pour être touchée par cette ombre de Pierre qui guérissait les malades de Jérusalem ? »

M. de Pressensé, quoi qu'il advienne, ne posera pas de conditions à Pierre ; il n'admettrait pas que Pierre en acceptât. Il cite en un endroit ce mot de Manning, « que dans certaines *causae majores* le Saint-Siège est spécialement guidé par Notre-Seigneur, spécialement présent. » Et il ajoute : « Une telle certitude ne se distingue pas aisément de la foi. Elle en a la qualité morale, elle en rend le son plein et pur. Aussi bien chez Manning, cet ultramontanisme qu'on lui a tant reproché, bien loin d'appartenir au domaine de la politique, même ecclésiastique, et du contingent, était le fruit même de sa piété, de ses convictions lentement élaborées, de ses espérances religieuses. Il fut le dernier terme, l'issue logique d'un développement de vie interne et de piété dont les autres fruits furent une foi sans défaillance, une charité sans bornes et un rigoureux ascétisme personnel. » M. de Pressensé n'est donc ni surpris ni choqué de trouver Manning parmi les « infaillibilistes ».

Il fut un temps où l'on demandait au catholicisme d'être transigeant : c'était chose nécessaire, assurait-on, pour complaire aux doctes et pour rassurer les puissants. On rêvait d'un christianisme minimum, qui accroîtrait d'autant ses conquêtes qu'il diminuerait ses exigences. On souhaitait, plus ou moins vaguement, que l'Église estompât les lignes de l'édifice dogmatique, qu'elle

en amortît les angles, qu'elle permit aux souffles du siècle de s'engouffrer entre certaines pierres, dussent-ils désagréger le bloc. De réduire à la portion congrue le rôle social de l'Église, l'État s'en chargeait ; qu'elle voulût bien, à son tour, multiplier les concessions et amoindrir ses prétentions, et certains « catholiques libéraux » se flattaient de lui rendre le monde. Raisonnant de même en politique, on mettait à mal le principe monarchique afin de mieux sauver la monarchie, et sans d'ailleurs réussir le sauvetage. L'Église, elle, résista ; Pie IX refusa toutes les coquetteries qu'on implorait de lui ; il découvrit, au fond de la conscience catholique, le dogme de l'infailibilité, lentement élaboré, amené à son point de maturité par la vie même de l'Église ; il le fit proclamer ; et des esprits sages, à travers le monde, regrettèrent la « débauche d'intransigeance » où le pontificat s'effondrait. Il advint aux esprits sages, cette fois encore, de se tromper. C'est son intransigeance même qui présentement fait aimer l'Église aux penseurs du dehors ; ils la voient fixe, stable, immuable ; ce qui passait naguère pour un objet de scandale est devenu pour eux un motif de sécurité ; ils sont reconnaissants à Rome de leur proposer le christianisme au lieu de leur laisser le choix entre plusieurs genres de christianisme et celui, encore inédit, que sans doute ils seraient capables d'inventer ; en elle, ils saluent « la maîtresse de foi, la dompteuse d'erreurs » ; et pour continuer d'emprunter les fortes expressions de M. Francis de Pressensé, le

« christianisme au rabais » leur répugne ; le « catholicisme rigoureux et absolu » leur est comme une tentation (1).

Le commerce assidu de Bossuet a fortement gravé dans la pensée de M. Brunetière la notion d'autorité religieuse ; s'il a pris le chemin du Vatican et commis, paraît-il, une « manifestation ultramontaine », ce gallican qu'était l'évêque de Meaux en est bien quelque peu responsable ; et ce que M. Brunetière admire dans le catholicisme, c'est justement ce qu'un certain nombre de catholiques libéraux s'efforçaient d'atténuer, la vigueur du gouvernement. « L'Église répondit à la sottise vaniteuse et à l'indifférence du siècle par ces deux affirmations d'un mysticisme admirable, l'Immaculée-Conception et l'infailibilité papale » : j'extrais ces lignes d'un ouvrage de rare intérêt, précieux par les pensées comme il l'est en son style, synthèse d'histoire et prophétie d'avenir : *La Synergie sociale*, de M. Henri Mazel (2). M. Jules Lemaître, à son tour, s'attarde avec une curiosité sympathique devant la figure

(1) M. Henri Bérenger, dans la *Revue des Revues* du 15 janvier 1897, reproche vivement à MM. Brunetière et de Pressensé de s'être faits « les apologistes mondains de l'autoritarisme ecclésiastique, » et d'avoir voulu « mettre la main, pour en tirer le bénéfice, sur des idées qui n'étaient pas les leurs. » Il paraîtrait qu'aux regards de M. Henri Bérenger, MM. Brunetière et de Pressensé se sont glissés en intrus dans les chapelles néo-chrétiennes pour relier ces chapelles à la grande Eglise et qu'ils ont ainsi « diminué les chances d'une réconciliation entre le catholicisme et la jeunesse ». Il y a des réconciliations de mauvais aloi, dont on ne saurait regretter l'échec.

(2) Paris, Armand Colin.